



©Marie-Françoise Hua. *Seuil de la maison du clan Tran*. Hoi An, Vietnam, 2006

Nostalgies Vietnamiennes

Marie- Françoise Hua

suite du texte paru dans EE 35 36

La pirogue à tête de dragon bariolée file fièrement sur la Rivière des Parfums. May Linh, la fillette de 8 ans est en congé. Aujourd'hui samedi, repos. Assise près de moi, elle joue avec un fil et un bracelet de fer tressé. Elle noue et dénoue indéfiniment. Cette barque, une bobine, un fil de fer, son sac d'école sont ses jeux. Où se trouvent les placards infiniment remplis de nos enfants ? Son univers est le fleuve, les odeurs, la vie des pêcheurs qui l'entourent, la jungle. Je m'assieds près d'elle. Elle me montre ses cahiers, ses livres. Je saisis un peigne. Docile elle se rapproche. Je la coiffe comme le faisait ma mère quand j'avais l'âge de May : cheveux fins, noir corbeau. Deux petites tresses de chaque côté, bien plantées haut sur le crâne, et cette inévitable petite frange qui fait la célébrité des "petites chinoises". Je l'ai portée toute mon enfance. May me ressemble enfant. May Linh est mon miroir. Nos regards se croisent, nous nous comprenons. Mon album de famille défile. Mes photos, ces portraits. Ils sont là devant moi, vivant, me scrutant du regard, m'interrogeant : pourquoi ne parles-tu pas ? Tu ne dis rien ? Raconte-moi une histoire...

« C'est l'histoire d'une petite fille née il y a longtemps à l'autre bout du monde et qui revient un jour dans ton beau pays à la recherche d'elle-même... » May, peux-tu me comprendre ?

Avide de moi-même, je continue ma route, progresse vers le sud et croise une légende. Hoi An. Ville chinoise au centre du Vietnam. *Les 55 jours de Pékin* : Ava Gardner. Charlton Heston. *L'auberge du sixième bonheur* : Ingrid Bergman. Curd Jurgens. Des clichés, certes, mais ce sont là mes seules références de cinéphile adolescente sur le sujet. Rêve ou réalité. Décor de studio ou patrimoine de l'Unesco. On entre dans Hoi An comme on entre en religion. On laisse derrière soi sa civilisation, sa culture. On se dépouille. On pénètre à pied dans la vieille ville, signe d'humilité devant l'héritage de l'histoire. J'ai réservé la chambre de Michael Caine, lors du tournage du film *Un américain bien tranquille*. Tout ici se décline sous le signe du mythe. L'hôtel Vinh Long I. Dès l'entrée, je traverse les âges. Un escalier raide, étroit et charpenté me conduit vers la chambre chinoise. Mobilier d'époque, paravent de bois noir, meubles laqué rouge et ivoire. Plafond à 1,70 m du sol. Les chinois sont petits. Qui l'ignore ? Mais cela change. Hoi An, enclave multiculturelle, ancien comptoir commerçant sino-japonais, avant d'être conquis par les européens, portugais ou autres. Hoi An, seule ville du Vietnam à avoir été épargnée par les bombes des destructeurs quels que soient leurs doctrines, leur profession de foi ou leurs intérêts économiques. Les bons génies veillaient, et, au plus fort de la tempête de feu, et de pluies d'argent orange, leurs grands bras constituaient un rempart pour protéger cette merveille d'architecture. On erre dans Hoi An à la recherche d'un temps perdu, d'une nostalgie qu'on ne fait que deviner, entrapercevoir. Des façades en bois, de petits balcons ouvragés, de bois noir, là encore. Des lanternes. Oui ! Hoi An est la ville des lanternes multicolores. De toutes les formes, en soie, brodées, moirées, géantes, minuscules, avec ou sans pompon. Elles sont le symbole de la ville, et ornent chaque foyer. Dans les ruelles, j'imagine les femmes en kimono et claquettes en bois, ces femmes aux petits pieds, martyrisés, tortures dédiées

aux esprits du bon goût et de l'élégance de l'époque. Contradiction, paradoxe. L'histoire flirte ici avec le modernisme, et la jeunesse en moto se taille un brin de causette devant la pagode de la congrégation fondatrice du quartier. L'héritier industriel, diplômé de la grande université américaine, assure pendant ses vacances la visite de la vieille maison familiale, présente les tableaux des ancêtres devant lesquels des générations se sont prosternées. Le cybercafé, équipé de l'ADSL, jouxte la maison Tam Ky, bijou du souvenir. On se prosterne devant la beauté de la mémoire. Le petit pont japonais n'a rien à voir avec celui de la rivière Kwai, tristement célèbre, mais celui là, gardé à l'entrée par le couple protecteur singe-chien, est le ravissement des voyageurs.

Quelques mètres plus loin, le seuil de la maison du clan Tanh n'a rien à envier à « La porte de la Casbah » peinte par Matisse à quelques milliers de kilomètres de là. À l'entrée de la demeure, l'imposante cloche de bronze, sur son socle de bois rouge, trône majestueusement, gardienne de la paix du clan familial. L'appel au respect des traditions, à la conservation des rites et des héritages. Cette alcôve semble un écrin, un coffret azur. Matisse aurait pu le coucher sur son chevalet. Photo. Peinture. Orient. Occident. Mes sources se mêlent et s'entremêlent, tel un écheveau de perles rares. Correspondance de couleurs, de senteurs. Du Maroc au Vietnam, de Casablanca à Hoi An, mon esprit s'affole. Mes gènes sont multiples, mes racines riches de trésors méconnus, ignorés, confondus. Je suis dualité, double et unique. Et si la jeune fille à la lanterne, c'était moi...

Le Vietnam, un pays d'eau. La mousson, la crue, les grands fleuves et leurs deltas, riches et célèbres. Le légendaire fléau et ses deux plateaux. Parcours par des jonques, des sampans, des youyou, des barques à fonds plat, dragueurs de sable, ou caboteurs, transporteurs de marchandises, ce sont les vedettes de ce pays aquatique. Mais un outsider se présente et brigue sa place

sur le podium. Le vélo. La bicyclette. Petite reine chez nous, grande star ici. Rien à voir avec les super VTT de compétition qui règnent en occident. Assemblage hétéroclite de ferraille rouillée, de pneus râpés, de selle usée, elle émet un curieux petit couinement à chaque coup de pédalier. Compagne du quotidien, elle dispute fièrement son rôle de symbole local aux baguettes en bambou ou aux chapeaux coniques. Etroitement liée à ces derniers, ils vont souvent de paires, reflets de l'activité, ou de l'occupation du moment de leur propriétaire. En amoureux au bord d'une plage, au pied d'un palmier. Devant le seuil d'une maison. Compagnons de voyage ou de travail. Complice de la première enfance ou soutien précieux des jours plus difficiles. Les enfants en font un animal de cirque. Les jeunes femmes en tenue traditionnelle la conduisent superbement, tenant d'une main ferme et assurée un guidon plus que fatigué, et de l'autre, une ombrelle les assurant d'une douce protection contre les affres de l'astre solaire, bien terrible dans ces régions. Ici, on ne s'expose pas. On se couvre. Un peu par pudeur certes, mais surtout, contre les méfaits des rayons ultraviolets. Les bras sont gantés jusques aux coudes, les visages recouverts de masques sinistres, et les chemises se dotent de manches indéfiniment longues sous ses latitudes.

Mais revenons à notre bicyclette. Elle peut se targuer d'avoir gagné la guerre au même titre que les combattants du pays, et porte courageusement sur son dos, veau, vache, cochon, couvée... non ! Je reprends : cochon, chèvre, oies, canards, paniers, marchandises, denrées... tant et tant d'objets divers, multiples et variés qu'ils en sont devenus inidentifiables !

Attention, touriste ! Si tu oses une ballade à travers la campagne vietnamienne en vélo, tu t'exposes à de bien sérieuses surprises. La bicyclette ne s'adaptera pas à toi, mais toi à elle. Elle va toute seule au gré de ses envies, de ses désirs, ne respecte pas toujours la signalisation routière, flirte dangereusement avec les

motos bikes, lorgne parfois périlleusement au dessus des petits ponts pour regarder nager les poissons, se moque de toi et par fantaisie traverse les rus ou autres flaques de boues tout juste abandonnées par la dernière averse. Ici, la mousson n'est jamais très loin.

Saigon. Kinh est mon guide dans le delta. Le Delta du Mékong bien sûr. De taille moyenne, une pomme d'Adam proéminente, un regard direct, sa vieille casquette bien plantée sur sa tête, tout vêtu de bleu sombre, la besace en travers. Il ressemble aux anciens facteurs de nos campagnes françaises. Il m'impressionne. Qui est-il ? Qui se cache derrière ce corps dégingandé ? Sa poignée de main est ferme, efficace. Il semble tout droit sorti d'un livre d'images. Peu expansif, il sourit avec retenu. Comme pour accorder une faveur. Il parle peu, pourtant il parle bien de son pays. L'économie, l'éducation, la femme, la famille moderne, la jeunesse, la corruption. Il est incollable quel que soit le sujet, les questions que j'aborde. Sans réserve, il répond. Un vrai bonheur. Je découvre ce pays, ses intimités. Insatiable, je me laisse séduire par sa façon d'être. Il veut me faire aimer son pays. Mon pays. Docile, consentante, je laisse le charme opérer.

Kinh va être mon sésame. Marchez dans ses traces et le sud n'aura plus de secrets pour vous. Glissez-vous dans son sillage. Faites vous petit, discret, à l'affût des sensations, et Kinh vous ouvre les portes du ciel, son ciel. Le Delta. Le dragon à sept têtes. Ses vergers, ses jardins, son âme et son mystère. Le sud, Kinh le connaît par cœur. Il a une cinquantaine d'années, a servi sous les américains, puis le régime communiste. Depuis l'ouverture du pays à l'économie de marché, il s'est engagé dans le tourisme. Capitaine du Mientay, superbe bateau en bois de tek, il partage son temps entre la navigation sur le fleuve et les promenades-découvertes dans les îles de la région. Rien ne lui est inconnu. Les gens des villages le reçoivent chez eux, lui offre le thé et l'hospita-

talité. Un orage nous jette hors des chemins de terre. On nous abrite, lui fait la conversation, parle du temps qui passe. Je ne comprends rien à ce qui se dit. Pourtant, je ne me sens pas étrangère. Je suis là, parmi eux, assise sur ma chaise d'enfant et je savoure l'air du temps. Cet air que je n'ai jamais respiré. Celui dans lequel a grandi mon père jadis, il y a bien longtemps. C'était donc cela ses terrains de jeux. Les arroyos, les bras du fleuve, les bananiers, les fruits. En pirogue, nous parcourons les recoins les plus reculés de ses îles enchantées. Les enfants nous suivent de la berge et nous adressent de grands signes de bienvenue. Une fabrique de galettes de riz, un homme à sa toilette. La vie au quotidien. Je remonte le temps et l'histoire. « Il » aurait pu être cet enfant, et cette vieille femme rinçant sa vaisselle, ma grand-mère. La même attitude, accroupie au sol, binant son jardin, dans son pantalon large et sa chemise en dentelle. Du bateau, je les aperçois de dos. Marchant. A vélo. Travaillant. C'est mieux ainsi. Je peux garder les yeux ouverts et imaginer mon histoire. Kinh me sert une assiette de fruits. Petites bananes au cœur doré, mangoustans, tranches d'ananas.

- Ça te plaît ? me dit-il.

- Comment est le paradis, s'il n'est pas ici ? même les tombes reposent sous les palmiers !

- Les bombes aussi.... Si tu veux, ce soir, on sort ?

- !

- Je t'emmène voir le travail de nuit, au ferry, près de Can Tho.

On va boire un coup,

- !

- puis demain soir, on ira prendre un café en boîte.

- !

Amen. Ainsi sois tu.

Ce soir là, après une longue ballade nocturne dans les vergers éclairés par les lucioles, nous voilà au ferry. Il est 21h00. Sous

ses latitudes le jour tombe vers 19h00. Il me semble que nous sommes au plein cœur de la nuit, noire et profonde. Dans l'obscurité, les lanternes multicolores brillent de mille feux. L'activité est intense. Les commerçants s'activent, on négocie nourriture, boissons. Aux terrasses des cafés, les clients sirotent un jus ou consomment un dernier en-cas en attendant le prochain départ. Les véhicules s'alignent devant la barrière. Les particuliers, tous chargés comme des baudets, achètent leur droit de passage. Flash. L'Amant de la Chine du nord. Le bac de la petite Duras. Le chinois. Le Mékong. J'y suis. Je comprends. Ce pays est envoûtant. Le dieu du fleuve est à nouveau près de moi. Le sortilège agit. Je reviendrai. Maintenant je le sais : Je suis ici chez moi...

